

L'homme qui donne des baisers au vent

ABDOUL RAZAK Moctar René
Niger



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

Assis seul dans un coin du bar, le béret terni par la poussière, l'homme bâille à s'en décrocher la mâchoire. Devant lui, un verre de whisky et un vieux fusil. Il avale une gorgée, grimace un peu. Il veut se soûler jusqu'à l'épine dorsale, oublier le même. Il boit encore quelques rasades, braque les yeux vers le barman, claque les doigts, grogne des mots : il veut une autre dose, aussi forte, aussi brûlante. Le barman fait semblant de ne rien entendre, d'être occupé derrière le guichet. C'est le septième verre que le soldat boit en moins d'une heure. Il peut crever là, avec son arme et ses galons. Et ça, le barman n'est pas prêt à l'assumer.

Les yeux mi-clos par l'ivresse, l'homme voit le même venir vers lui, l'allure nonchalante, les guenilles ensanglantées, comme vomi par le brouillard d'un charnier. Un frisson le saisit. Il regarde autour de lui. Les clients attablés bavardent sans s'interrompre, indifférents. L'enfant lui tend un verre, le geste lourd, la voix caverneuse : « C'est pour toi, mon oncle ».

L'homme regarde le récipient. Il est rempli de sang et des gouttes commencent à suinter sur la table, à ruisseler dans tous les sens. Il s'empare de son fusil, mais le même disparaît par la fenêtre. Il fronce les sourcils, agite les paupières. Il cherche à reprendre ses esprits. Un militaire, ça doit savoir revenir à soi, lui a-t-on appris au camp. Il dépose son arme, la main tremblante. Le barman lui lance des regards inquiets : « Vous transpirez beaucoup monsieur, le vent de la rivière vous fera certainement du bien ».

L'homme tâte son uniforme. La sueur a déposé des lacs sous ses aisselles. Il sourit :
« Oh oui, le vent frais de la rivière, le calme, la berge, géniale idée ! »



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

Il quitte le bar à grandes enjambées. Les bruits de ses bottes contre le bitume font tourner de peur les piétons qui vont dans le même sens que lui. Ceux qui l'aperçoivent de loin préfèrent s'écarter pour ne pas le croiser. Le soldat court, le nez en l'air, la tête ailleurs. Il bouscule les parasols des buralistes. Ecrase les étalages des vendeuses de fruits sans s'arrêter. Pas le temps de s'excuser, d'écouter l'avalanche de plaintes, d'insultes. Il se soucie peu de là où le mène sa course. La ville longe la rivière. A emprunter tant de rues, à les suivre dans leurs vertiges, on finit toujours par tomber sur un bout de la berge. L'homme le sait. Il lui faut absolument le vent frais de la rivière. Comme tout à l'heure quand il lui fallait de fortes doses de whisky.

Le whisky était l'idée des copains à la caserne. Ils ont d'abord rigolé parce que les somnifères ne l'aidaient plus. Ils lui ont dit que ce n'est pas militaire de s'attendrir de la sorte, de se laisser tracasser par un gamin. L'homme faillit du coup se jeter sur eux, comme sur une bande d'ennemis. Mais, ils surent tourner l'offense de leur propos en simple blague de compagnons d'armes. La nuit venue, ils l'invitèrent à jouer à la belote, leur passe-temps favori. Il était tout joyeux. Seulement, à peine la partie commencée, il n'arrivait plus à distinguer les copains. Le même habitait leurs visages, pleurait au fond de leurs rires. Confus, il dut se retirer dans sa chambre. Pour ne pas craquer devant eux. Il trembla de peur toute la nuit, recroquevillé sur un lit de camp, la tête enfouie sous une grosse couverture. Il ne put trouver le sommeil. Et le lendemain matin, l'insomnie avait encombré ses yeux d'un rouge vermeil. Il devait faire un tour au bar pour chasser le brouillard.



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

* * *

L'homme se tient sur un récif au bord de la rivière. Il a couru un quart d'heure pour arriver là. L'endroit est désert, calme, presque endormi, bercé par le ramage de quelques oiseaux perdus dans les feuillages des acacias. Le vent n'est pas aussi frais qu'il l'espérait. Le soleil n'est pourtant pas ardent. Et l'eau devant lui s'agite, projette ses petites vagues écumeuses comme des dentelles sur un tas de sable au pied du rocher. Il s'essuie le front. La sueur ne le quitte plus. Il veut descendre, s'approcher encore des vagues, respirer l'air frais. Il sent des pas derrière lui, des regards se plaquer dans son dos. Il se retourne, ne voit, n'entend rien, à part les chants des oiseaux et les murmures de la rivière. Il ravale sa peur, poursuit sa descente, les bottes accrochant bien la peau du récif. Il ne risque pas de glisser, de tomber. Il pourra même se jeter vers le bas et atterrir, l'orgueil haut. Il le fait souvent pendant les séances d'entraînement. Mais il n'en est pas là. Il fait quelques pas en avant, voit le même sortir d'une grotte taillée au pied du rocher, du côté des vagues. Il frissonne, recule. L'enfant avance, les pieds nus, un sifflet vissé entre les lèvres. L'homme se bouche les oreilles du bout des doigts. Il ne veut plus l'entendre siffler. Il l'entend déjà trop dans sa tête, depuis des jours, à la fois proche et lointain.

L'enfant donnait de l'éclat aux chaussures sur la grande rue qui menait au camp. Il y posait sa petite caisse à outils, s'asseyait, les fesses calées sur une brique posée au sol, les yeux tournés vers les visages des passants. Il lui arrivait parfois de taper sur la caisse ou de siffler pour attirer le regard des clients. L'homme en treillis lui tendit sa paire de bottes. La



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

journée avait été mouvementée. De la longue patrouille à pieds, à la séance d'exercices au combat corps à corps, les chaussures avaient fini par se couvrir de poussière, de boue. Le même les essuya avec un morceau de serviette, les enduisit de cire, les brossa longuement. Puis, lorsqu'il les remit à l'homme, celui-ci crut apercevoir un coin de soleil sur les bouts en cuir. Il lui sourit, lui donna un billet et s'en alla sans réclamer la monnaie. Depuis, il s'arrêtait pour faire cirer ses godasses par l'enfant. Et chaque fois, il lui laissait volontiers quelques pièces de monnaie. Le même aimait à l'appeler oncle, en arborant souvent un large sourire. Peut-être par respect, peut-être à cause des cadeaux, ou juste comme ça. Le soldat, lui, ne protestait pas. Au contraire, cela lui procurait un certain plaisir, une certaine grandeur d'être un ... oncle juste comme ça. Même qu'il trouvait parfois dans le sourire du gamin quelque candeur qui lui rappelait son fils disparu. Ce fils qu'il affectionnait tant, parti un soir se baigner à la rivière, dont on ne lui rapporta qu'une paire de sandales et un mot aussi lapidaire que la mort : noyé.

L'homme renonce à descendre du rocher. Ça ne sert finalement à rien de reculer, de fuir. Le même est partout autour. De son odeur fétide, il a envahi l'air, la rivière, l'opacité des acacias. Il s'approche encore de l'homme, les jambes crasseuses. Le bidasse étouffe. Il dégaine rageusement son fusil. Et l'enfant disparaît en sifflant, le laissant grimacer de douleur. Le coup de sifflet a résonné dans sa tête. Horriblement. Il n'entend plus les vagues bruire devant lui ni les oiseaux chanter dans les arbres. Il rengaine son fusil, se jette au bas du rocher. Il veut entendre, percevoir, sentir. Il veut s'assurer qu'il vit, qu'il entend, qu'il sent, qu'il n'est pas lui-même un brouillard, une ombre hideuse perdue sur la berge. Il retrousse son



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

pantalon, fonce vers les vagues, se laisse tremper jusqu'aux mollets. Il ne sent pas le contact frais de l'eau. Il s'inquiète, s'affole. Il va falloir qu'il sente, qu'il entende, qu'il savoure la vie, à présent que l'enfant a disparu.

Une sacoche en bandoulière, le même pénétra dans l'immeuble abandonné. Les impacts de balles et d'obus sur les murs laissaient entrer les rayons d'un soleil tardait à se lever. Il alluma sa lampe-torche, la braqua devant lui. Une mare de sang s'étalait à ses pieds, lapée par une meute de chiens qui, à sa vue, prirent la fuite. Des corps entièrement calcinés ou criblés de balles respiraient une mort vieille de quelques heures. Ça et là, des mots gravés à la baïonnette dans la chair des murs rappelaient les slogans de la faction rebelle qui avait occupé l'endroit. Décor insoutenable. Atmosphère macabre. L'enfant tournait autour des corps, le regard s'attardant sur le moindre objet au sol. Insatisfait, il gravit les escaliers à moitié démolis par les bombardements. Une odeur pestilentielle le rabroua. Il boucha les narines, parvint à l'étage. Il promena le faisceau de sa lampe, fit un bond en avant, trébucha sur un corps, tomba, se releva, les yeux aimantés par ce qu'il venait de découvrir. Des douilles en laiton parsemaient le plancher comme de mauvaises fleurs. Décidément, ça lui portait chance de venir si tôt, se dit-il. Aucun autre gamin n'y était passé avant lui. Pas même ceux des rues voisines, occupés à dépouiller les morts, à les agonir d'injures parce qu'ils n'avaient pas tiré assez de rafales avant de mourir.

Le même dénoua sa sacoche. Les mains tremblantes, il se mit à ramasser les douilles, en rêvant déjà à la vente, là-bas, chez les bijoutiers du centre artisanal. La guerre avait beau réduire le pays en miettes d'espoir, elle y avait laissé l'immodéré goût des femmes



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

pour la pacotille. Les bijoux en laiton, fabriqués entre deux couvre-feux, par les artisans locaux, étaient à la mode... Ah! Funeste temps où rien n'entraîne sur le territoire que munitions et aides alimentaires. Oh! Misère d'un peuple garrotté par une guerre née dans le giron de la politique. Le même pourrait enfin se faire un peu d'argent et combler son ventre-nid-de-faim. Chausser ses pieds-baise-trottoirs. Porter un peu de dignité autour de son corps-fait-de-haillons et... Ah! Promesses d'une moisson de douilles éperdument rêvée! Espoir d'une âme qui s'adapte à la survie!

Pendant ce temps, de l'autre côté de la ville, l'ordre avait été hurlé depuis le sommet du commandement, repris à travers le camp par des gueules subalternes, mis en écho par des gueules bourrées, des gueules assoiffées de promotion, carriéristes. Ordre strict, condensé d'ordre : agir vite, lancer le dernier assaut contre l'ennemi qui se reconstituait. Nettoyer et occuper les anciens bastions. Imminence d'une attaque, mouvements des troupes, renforts d'artillerie. Les quartiers furent rapidement bouclés, les rues barricadées. Les tirs reprirent de plus belle dans la ville. Charivaris des mitraillettes! Fracas des lance-roquettes! Rugissements des mortiers!

Mais, à l'intérieur de l'immeuble aux escaliers à moitié démolis... Oh! Doux cliquetis des douilles qui s'entrechoquaient dans la sacoche. L'enfant avait fini d'amasser le butin, son butin. Il voulait maintenant descendre, s'en aller. L'odeur pestilentielle qui l'incommodait provenait d'un corps mort aux premières heures des combats. Peut-être le tireur d'élite, peut-être l'idiot de la troupe. Le même dévala les escaliers, enjamba des cadavres.

Soudain, des pneus crissèrent devant l'immeuble. L'homme était à la tête du peloton.



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

Il brusqua la porte entrebâillée. Un faisceau de lampe-torche l'éclaira, l'éblouit. Une rafale de mitraillette croisa le faisceau. Et un corps-fait-de-haillons s'écroula sous les cliquetis des douilles qui s'éparpillèrent sur le plancher.

L'homme se précipita triomphalement vers la victime, la découvrit, la reconnut. Elle souriait, ou presque. De ces sourires d'enfant qui vous disent « je t'aime ». Le soldat recula, les jambes molles, les mains posées sur la tête.

Le même réapparaît sur la berge, le regard cruel. Il n'a pas les yeux normaux, genre iris, pupilles, sphincters, mais deux grosses boules couleur de sang qui tourbillonnent, heurtent l'homme, le happent, l'entraînent avec fureur comme les vagues vengeresses de la mer. Le soldat sursaute dans sa chair. Il sent maintenant l'eau qui mouille ses mollets. Entend le ramage des oiseaux et l'enfant qui marmonne en lui tendant la main. Lui ne bouge pas. Il regarde la paume de la main. Elle est couverte d'un cirage noir, le même que pour cirer les bottes. Il la prend doucement, la tire presque en tremblant. Le même le suit sans résister, finit par tomber dans ses bras. L'homme le serre, l'immobilise littéralement. Il a tant attendu ce moment, cette occasion de le sentir si près, de le saisir de la sorte. Il n'entend pas le lâcher. Il tient à prendre le dessus, à poser la plus forte carte d'atout comme à la belote. Il le serre encore plus fort. L'étrangle. S'étrangle. Leurs deux corps ne font plus qu'un. Il s'énerve soudain, dégaine son fusil. Le gamin reste stoïque, les jambes dans l'eau, le visage souriant. Ah! Ce sourire, cette salve de candeur qui dompte le soldat et lui rappelle chaque fois son fils. Il l'arrache brusquement de la rivière et le dépose héroïquement sur la terre ferme, convaincu



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS

qu'il risquait de couler comme le fils. Oh ce fils! Ah ce même! Quelle similitude! Il s'agenouille les bottes mouillées, le prend dans ses bras, sent une chaleur le parcourir, l'adoucir. Il ferme les yeux. Sa tête s'incline. Ses lèvres se tendent et cherchent la joue de l'enfant. Une vague sensation de joie défonce son cœur lourd de chagrin. Il éclate de rire, d'un gros rire. Il veut que la sensation dure, que ses lèvres demeurent tendues, que le baiser soit sans fin. Il rouvre les yeux, ne voit plus le même. Le vide. Il soupire, le dos tourné à la rivière, l'âme profondément contrite.

Plus tard, sur la grande rue menant au camp, des passants racontent avoir vu un soldat au sourire plaqué, agenouillé, qui tient quelque chose d'invisible entre ses bras ouverts et qui donne des baisers au vent, les yeux fermés.



**JEUX DE LA
FRANCOPHONIE**
JEUNESSE, ARTS ET SPORTS